

De la Taverne Joe Beef à l'Hypertaverne Edgar. La taverne comme expression populaire du Montréal industriel en transformation

From Joe Beef's tavern to Edgar's Hypertavern. The tavern as a popular expression of Montreal's industrial transformation

Anouk Bélanger et Lisa Sumner

Volume 9, numéro 2, 2006

Pratiques culturelles et classes populaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000878ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000878ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, A. & Sumner, L. (2006). De la Taverne Joe Beef à l'Hypertaverne Edgar. La taverne comme expression populaire du Montréal industriel en transformation. *Globe*, 9(2), 27–48. <https://doi.org/10.7202/1000878ar>

Résumé de l'article

La taverne montréalaise a historiquement constitué un espace social et culturel d'animation et de protestation ouvrière à certains aspects des conditions liées à l'industrialisation. Cette culture de résistance a diminué avec l'accélération du développement industriel et l'intégration graduelle du mouvement ouvrier dans les structures et les pratiques du capitalisme contemporain. En explorant les pratiques et la culture populaire de la taverne montréalaise dans ses transformations et dans ses articulations conjoncturelles constantes, nous voulons en saisir le potentiel à la fois paradoxal et subversif. Pour ce faire, nous analyserons la culture de la taverne selon les dimensions suivantes : comme agora politique et lieu d'émergence de pratiques de résistance; comme espace homosocial; et comme espace résiduel dans le contexte post-fordiste de la ville. De façon générale, cet article est porté par l'argument que la culture de la taverne, en tant qu'articulation du développement et de la transformation du Montréal industriel, met l'accent sur le caractère ambigu des lieux populaires, qui sont propices à la fois à des logiques dominantes et à diverses logiques de résistance.

De la Taverne Joe Beef à l'Hypertaverne Edgar. La taverne comme expression populaire du Montréal industriel en transformation¹

Anouk Bélanger
Université du Québec à Montréal

Lisa Sumner
Université McGill

Résumé – La taverne montréalaise a historiquement constitué un espace social et culturel d'animation et de protestation ouvrière à certains aspects des conditions liées à l'industrialisation. Cette culture de résistance a diminué avec l'accélération du développement industriel et l'intégration graduelle du mouvement ouvrier dans les structures et les pratiques du capitalisme contemporain. En explorant les pratiques et la culture populaire de la taverne montréalaise dans ses transformations et dans ses articulations conjoncturelles constantes, nous voulons en saisir le potentiel à la fois paradoxal et subversif. Pour ce faire, nous analyserons la culture de la taverne selon les dimensions suivantes : comme agora politique et lieu d'émergence de pratiques de résistance ; comme espace homosocial ; et comme espace résiduel dans le contexte post-fordiste de la ville. De façon générale, cet article est porté par l'argument que la culture de la taverne, en tant qu'articulation du développement et de la transformation du Montréal industriel, met l'accent sur le caractère ambigu des lieux populaires, qui sont propices à la fois à des logiques dominantes et à diverses logiques de résistance.

1. Les auteures tiennent à remercier Jean-François Filion pour la traduction d'une version préliminaire ainsi que pour ses commentaires.

Anouk Bélanger et Lisa Sumner, « De la Taverne Joe Beef à l'Hypertaverne Edgar. La taverne comme expression populaire du Montréal industriel en transformation », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, n° 2, 2006.

From Joe Beef's tavern to Edgar's Hypertavern. The tavern as a popular expression of Montreal's industrial transformation.

Abstract – The taverns of Montreal have traditionally constituted a social and cultural space for activism and protest on the part of the working class against certain aspects of their condition in relation to industrialization. This culture of resistance diminished with the acceleration of industrial development and the integration of the labor movement into the structures and practices of contemporary capitalism. Exploring the practices and popular culture of the Montreal tavern amidst its transformations and constant cyclical articulations, we aim to grasp its simultaneously paradoxical and subversive potential. With this in mind, we analyze tavern culture through the lens of the following dimensions: as a political agora and place where practices of resistance emerge; as a homosocial space; and as a residual space in the post-fordist concept of the city. On the whole, this article develops the argument that tavern culture, as an articulation of the development and transformation of industrial Montreal, accentuates the ambiguous character of popular sites – at once amenable to dominant logics and to diverse logics of resistance.

La pièce de théâtre d'agit-prop *Joe Beef: A History of Pointe St. Charles*, de David Fennario, se termine sur la création d'un collectif de travailleurs réclamant « une grande union » lorsque le personnage principal, juste avant la tombée du rideau, déclare : « *The bar is open*². » Cette dernière réplique du héros ainsi que son refus de l'enfermement expriment bien la nature paradoxale de la culture montréalaise de la taverne. Historiquement, la taverne a constitué, dans son rapport à la discipline et à la logique du capitalisme industriel, un lieu contradictoire du monde ouvrier : espace à la fois de liberté et de contrainte, d'inclusion et d'exclusion. À Montréal, les tavernes se sont développées en réponse au besoin des travailleurs « assoiffés » de trouver du répit dans une ville industrielle en pleine transformation.

Examiner l'expansion, certaines transformations et le déclin des tavernes permet de saisir, sur le plan de la culture et plus particulièrement de la culture populaire, le passage de l'économie et du paysage urbain industriels à l'étape postindustrielle. C'est dans cette optique que le présent article explorera les rapports entre la taverne et l'expansion puis le déclin de l'activité industrielle à Montréal. À partir d'une étude empiri-

2. David FENNARIO, *Joe Beef: A History of Pointe St. Charles*, Vancouver, Talonbooks, 1991, p. 103.

que³ de la culture de la taverne à Montréal, nous voulons comprendre les transformations de celle-ci par rapport à l'évolution du capitalisme industriel. D'agora politique de la classe ouvrière à espace de sociabilité réservé aux hommes, mais toujours lieu de consommation, la taverne constitue un lieu privilégié où l'on peut observer comment des changements d'ordre social, économique et politique s'articulent sur le terrain de la culture populaire.

Dans cet article, nous voulons d'abord présenter l'émergence de la taverne comme expression forte et instance participative du Montréal industriel. La taverne précède l'époque industrielle, mais, dans cette période de transformation, elle est devenue un des espaces dominants de la culture ouvrière. Dans le contexte industriel, elle a souvent été qualifiée d'agora politique ou encore de lieu propice à des pratiques de résistance. Dans la deuxième partie, nous examinerons la transformation et l'ambiguïté du lien entre la culture de la taverne et les revendications politiques de la classe ouvrière. Nous aborderons ensuite la taverne comme espace homosocial nouvellement contesté afin d'approfondir par la question du genre l'analyse de la culture de la taverne comme terrain où s'entremêlent formes culturelles émergentes, dominantes et résiduelles. Finalement, nous nous questionnerons sur la forme résiduelle que représente la taverne dans le contexte postindustriel de Montréal.

La culture de la taverne comme expression du Montréal industriel

Déjà au XIX^e siècle, la taverne était, dans l'ensemble de l'Amérique du Nord, l'endroit où l'on allait pour se tenir au courant des dernières

3. Nous avons entrepris une recherche à partir d'un terrain ethnographique comprenant les quelque 58 tavernes, ou débits de boisson, reconnues comme telles selon l'émission des permis par la Ville de Montréal. Les tavernes visitées se situent en majorité dans les quartiers dits populaires de Montréal, soit Saint-Henri, Pointe-Saint-Charles, Hochelaga-Maisonneuve et Centre-Sud, mais aussi dans les quartiers Villieray et Plateau-Mont-Royal. Les entrevues mentionnées dans cet article ont été faites dans le cadre d'un documentaire que nous avons réalisé en 2003 sur le site des tavernes VV (Hochelaga), Chez Pierre (Saint-Henri), Au Grillon (Centre-Sud) et Westlake (Pointe-Saint-Charles).

nouvelles et pour socialiser. On pouvait y écouter les histoires des voyageurs, feuilleter des journaux étrangers, jouer, discuter, gager⁴, etc. La taverne, à cette époque préindustrielle, constituait un espace propice à toutes sortes d'activités, officielles ou non, parfois subversives, mais toujours accompagnées d'alcool, voire centrées sur la consommation. D'ailleurs, les rituels associés à la consommation d'alcool dans les tavernes seraient des formes résiduelles de l'époque préindustrielle qui servent à établir et à renforcer l'honneur et les obligations personnelles et professionnelles de chacun, autant qu'à établir une collégialité et une ambiance chaleureuse.

La taverne de l'époque préindustrielle était un endroit qui, sans dissoudre les distinctions sociales, permettait une coexistence ignorant les formalités de ces différences et donnant lieu à divers types d'échanges et de fréquentations. « On pouvait payer un pot au patron ou à un homme d'affaires du coin et ouvrir ainsi des voies de communication plus égalitaires dans cette dynamique⁵. »

À partir du milieu du XIX^e siècle, la taverne commence à se distinguer par son affinité grandissante avec la classe ouvrière. En effet, selon Craig Heron, l'arrivée de nouveaux lieux de consommation d'alcool plus « élégants », souvent intégrés à des hôtels, tel le Mansion House de Montréal construit par John Molson au début du siècle⁶, attire dans les grandes villes une clientèle issue des classes supérieures.

Il faut aussi noter qu'au tournant du XX^e siècle, le marché de l'alcool se développe à une allure constante, alors que la main-d'œuvre urbaine est en pleine croissance au Québec, accompagnant la révolution industrielle en Amérique du Nord. Les brasseries et distilleries se sont alors sorties d'une structure de production décentralisée, voire dispersée, et

4. Voir Craig HERON, *Booze: A Distilled History*, Toronto, Between the Lines, 2003, p. 28.

5. *Ibid.*, p. 37. « [Taverns] did permit a cheek-by-jowl co-existence of men of different social ranks [...] treating and toasting broke down social boundaries and opened lines of more egalitarian communication under the influence of booze. [Nous traduisons]. »

6. Cet hôtel brûlera en 1921 et reverra le jour sous le nom de British American Hotel.

on commence à voir apparaître des entreprises capables d'accroître leur production tant sur le plan de la quantité que sur celui de la diversité des produits. Les grandes entreprises du marché de l'alcool, comme Seagram et Molson, étaient clairement devenues de puissantes joueuses dans la culture et l'économie de la consommation émergentes⁷.

L'importance des caractéristiques ou des habitudes reliées à la consommation d'alcool dans les classes ouvrières justifie la centralité de la taverne dans la vie sociale des travailleurs et renforce leur affinité grandissante avec la taverne. En effet, l'alcool accompagnait rarement les repas et était plutôt consommé durant les temps de loisir et dans les espaces dits publics. Boire de l'alcool dans des endroits publics et non privés est une tradition des classes ouvrières, selon plusieurs historiens⁸. La taverne offre donc un espace pour socialiser et pour boire plus grand que le logis familial, et devient alors le point de rencontre officiel des travailleurs d'un quartier, ou plus spécifiquement d'une manufacture ou d'une usine particulière.

Malgré la diversité des débits de boisson de Montréal, seule la taverne semble avoir conservé une morphologie stable depuis les débuts du peuplement de la ville jusqu'à la période contemporaine. Dans le Montréal du XIX^e siècle, « rien n'était aussi commun qu'une taverne⁹ ». C'est dans un contexte d'expansion industrielle et urbaine que les tavernes ont ensuite prospéré : à Montréal seulement, on en dénombrait 600 en 1930, puis jusqu'à 700 en 1970. Les changements économiques et les modifications du style de vie allaient toutefois entraîner le déclin de la taverne. Certes, ce type d'établissement existe encore de nos jours, mais on ne compte plus qu'une poignée de tavernes traditionnelles dans l'ensemble de la ville ; au début des années 2000, il n'en restait plus

7. Voir Craig HERON, *op. cit.*, chapitre 4.

8. Voir Roy ROSENZWEIG, *Eight Hours for What We Will : Workers and Leisure in an Industrial City, 1870-1920*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; ainsi que « The Rise of Saloon », Chandra MUKERJI et Michael SCHUDSON [éd.], *Rethinking Popular Culture : Contemporary Perspectives in Cultural Studies*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 121-156 ; Craig HERON, *op. cit.* ; Peter DELOTTINVILLE, « Joe Beef of Montreal : Working Class Culture and the Tavern, 1869-1889 », *Labour*, vol. 8-9, n° 2, 1981, p. 9-40.

9. Peter DELOTTINVILLE, *op. cit.*, p. 151.

qu'une vingtaine¹⁰. Malgré tout, l'une des dimensions fortes de la taverne persiste toujours : sa fonction de « centre communautaire multifonctionnel¹¹ » où le code du partage prédomine, beaucoup plus que celui de la compétition.

Dans le but général de comprendre la tension dialectique entre un contexte politique et économique et la culture populaire, Stuart Hall conçoit la relation entre le champ des rapports de classe et celui des pratiques symboliques par l'entremise de ce qu'il appelle l'*articulation*¹². Nous emprunterons ici ce concept afin de présenter la culture de la taverne comme lieu et moteur de l'*articulation* du Montréal industriel, en mettant l'accent sur le rôle des tavernes comme lieux particuliers où s'exercent à la fois des logiques de domination et de résistance, et comme espace participant au Montréal industriel et à son expression.

La taverne, en tant que forme signifiante permettant de comprendre les transformations du capitalisme industriel, fait écho à la « signification de la culture documentaire [...], décrite par Raymond Williams, qui va des poèmes aux bâtiments et aux modes vestimentaires¹³ ». Ce mode de signification constitue une expression forte et claire de la vie quotidienne d'un endroit et d'une époque donnés, « lorsque les témoins vivants gardent le silence¹⁴ ». Même si elle est centrale pour les acteurs sociaux, la vie quotidienne, rappelons-le, suscite rarement l'intérêt de ceux qui rédigent des comptes rendus ou des textes officiels. Ainsi, le choix de privilégier la culture de la taverne montréalaise comme microcosme permettant de saisir la transition de la période industrielle à la période postindustrielle contribue à une visée épistémique qui va du bas vers le

10. André POULAIN, *Des histoires d'alcool*, Québec, 2003, 10 x 47 min.

11. L'expression exacte est utilisée par Craig Heron, mais ce à quoi elle se réfère trouve écho dans les travaux de Roy Rosenzweig, de Peter DeLottinville, de Joseph Gusfield, de Susanna Barrows et de Robin Room.

12. Stuart HALL, « The Hinterland of Science : Ideology and the "Sociology of Knowledge" », *Working Papers in Cultural Studies*, n° 10, 1977, p. 29.

13. Raymond Williams, cité dans Paul JONES, *Raymond Williams's Sociology of Culture : A Critical Reconstruction*, Houndmills/New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 20.

14. Voir Raymond Williams, *The Long Revolution*, Harmondsworth, Penguin, 1984, p. 66-67.

haut, contrairement à la perspective des récits officiels, qui insistent sur la « fonction de légitimation » jouée par la culture dans un ordre social donné.

Afin de saisir la formation d'une autonomie relative de l'univers de la taverne vis-à-vis de la culture urbaine hégémonique, nous reprenons ici la réinterprétation de Raymond Williams du concept gramscien d'hégémonie. Selon nous, le rapport contradictoire entre hégémonie et contre-hégémonie constitue une clé d'élucidation du rôle paradoxal de la culture de la taverne. D'après Williams, on peut interpréter l'hégémonie dans la mesure où elle est informée par sa position structurelle, composée de pratiques et de formes socioculturelles spécifiques, et révélée par la critique. L'utilisation du concept d'hégémonie dans les travaux de Williams repose sur son désir de voir et de permettre des transformations sociales et culturelles progressives au cœur desquelles se situerait un mouvement ouvrier politisé et organisé. Dans un terrain culturel hégémonique se joue une dynamique constamment renouvelée par l'interaction entre des formes dominantes, émergentes et résiduelles. Les pratiques et les formes culturelles dominantes fondent le système central de significations et de valeurs dans une société donnée, tandis que les pratiques et les formes résiduelles sont composées d'éléments qui ne sont plus dominants, mais qui existent toujours. Quant aux formes culturelles émergentes, « dont les sources les plus vraisemblables sont une classe montante, de nouvelles formations ou de nouveaux mouvements sociaux », elles peuvent assumer « un rôle intégré, alternatif ou oppositionnel par rapport aux pratiques et aux formes dominantes¹⁵ ».

Alors que les ouvrages de Williams n'incluent pas les lieux de la culture populaire en tant que tels, cet article cherche à appliquer sa perspective à un espace culturel populaire et, par là, à traiter la taverne comme objet d'une sociologie critique de l'idéologie, moyennant l'évaluation de son rôle hégémonique ou contre-hégémonique dans l'histoire industrielle de Montréal.

15. Paul JONES, *op. cit.*, p. 73.

La taverne : agora politique et lieu d'émergence de pratiques de résistance ?

L'élaboration d'une compréhension sociohistorique des espaces socioculturels de consommation d'alcool ne doit pas limiter ou caricaturer leur fonction et leur signification. En ce sens, les milieux conviviaux que constituent les tavernes ne sont pas qu'une échappatoire ou encore un endroit permettant aux ouvriers d'endurer les contraintes structurelles. Elles sont un lieu autant de résistance que de résilience par rapport aux fossés sociaux et culturels, ainsi qu'un espace où s'expriment certaines insatisfactions engendrées par les institutions dominantes.

C'est dans cette optique que Joseph R. Gusfield considère la consommation d'alcool « en tant que partie de la culture populaire qui est distincte de la culture d'élite et qui est liée aux divisions de la structure sociale¹⁶ ». Gusfield a montré que des conflits et des oppositions ont lieu dans une tension constante où interviennent les forces dominantes dans un effort de réguler la consommation d'alcool. Selon lui, mais aussi selon Richard Hoggart et Yvan Lamonde¹⁷, nous pourrions considérer la culture de la taverne moderne comme émanant structurellement des traditions populaires de la classe ouvrière. Notre étude des tavernes de Montréal tout comme leur emplacement géographique confirment cette correspondance. En effet, sur les quelque 58 tavernes répertoriées à l'hôtel de ville de Montréal, quelques-unes sont encore en activité près de l'emplacement de la Taverne Joe Beef, au centre de l'ancien secteur portuaire ; d'autres se répartissent à l'ouest, dans les quartiers Pointe-Saint-Charles et Saint-Henri, au centre, dans les quartiers Centre-Sud et Plateau-Mont-Royal, et à l'est, dans Hochelaga-Maisonneuve. De manière

16. Joseph R. GUSFIELD, « Benevolent Repression: Popular Culture, Social Structure, and the Control of Drinking », Susanna BARROWS et Robin ROOM [éd.], *Drinking: Behavior and Belief in Modern History*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 401. « [...] as part of popular culture, as distinguished from "official" and "high" culture, and its relation to divisions within the social structure. [Nous traduisons]. »

17. Richard HOGGART, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Éditions de Minuit, 1976 [1970] ; Yvan LAMONDE, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920)*, Québec, Institut de recherche sur la culture, 1982.

significative, les tavernes sont pratiquement absentes des quartiers de Montréal historiquement peuplés de cols blancs. Même la taverne centenaire Westmount Café, aujourd'hui fermée, n'était pas située à Westmount comme son nom l'indiquait, mais bien en bas de la montagne, dans le quartier ouvrier Saint-Henri.

Ce lien actif entre culture populaire et classe sociale est exprimé, tel que noté précédemment, à travers l'articulation d'un réseau complexe où classe et culture se rencontrent dans un lieu marginal, offrant un terreau où se développent des croyances et des pratiques alternatives. Évidemment,

[l]e terme « populaire » a des rapports très complexes avec le terme « classe », et bien que les deux ne soient pas « entièrement » des cultures séparées attachées à des classes « entières » de manière paradigmatique dans un rapport de fixité historique, il y a des formations nettement distinctes et variables de cultures de classe¹⁸.

La forte dimension ouvrière et l'emplacement géographique des tavernes en font un espace où se joue le lien actif et conjoncturel entre classe et culture. Cet espace est donc constitutif de l'industrialisation de Montréal. En effet, l'histoire des tavernes peut difficilement être relatée sans que soient mentionnés l'expansion et le déclin du Montréal industriel, et vice-versa.

La taverne a émergé comme une partie intégrante des bouleversements socioéconomiques causés par l'industrialisation grandissante de Montréal et par le dynamisme des activités portuaires. Tout comme l'ont démontré Rosenzweig, à propos du saloon américain et britannique, et DeLottinville, dans son étude de la taverne montréalaise de l'époque victorienne, ces lieux devinrent les bastions des valeurs ouvrières de

18. Stuart HALL, « Notes on Deconstructing the Popular », Raphael SAMUEL [éd.], *People's History and Socialist Theory*, Londres, Routledge, 1981, p. 238. « The terms "class" and "popular" are deeply related but they are not absolutely interchangeable. The reason for that is obvious. There are no wholly separate "cultures" paradigmatically attached, in a relation of historical fixity, to specific "whole" classes – although there are clearly distinct and variable class-cultural formations. [Nous traduisons]. »

réciprocité et de convivialité¹⁹. C'est à travers ces pratiques culturelles que les tavernes peuvent être comprises comme des espaces ou des formes contre-hégémoniques de pratiques symboliques, qui engendrent des significations et des identités alternatives à celles qui prévalent dans l'« économie politique de la consommation²⁰ ».

À Montréal, la Taverne Joe Beef fut un lieu emblématique d'identification, réputé pour être un refuge contre les vertus disciplinées de la société industrielle. DeLottinville et Fennario ont montré comment cette taverne a servi de forum de discussion publique fonctionnant comme un baromètre des transformations sociales et du climat économique. Au XIX^e siècle, il n'y avait pas « un vagabond dans toute l'Amérique du Nord qui n'avait pas entendu parler de [la Taverne Joe Beef]²¹ ». Située au centre du district portuaire, elle était le repaire des marins et des *dockers*, des chômeurs et des « voyous ». Décrite par les moralistes bourgeois comme une menace aux bonnes mœurs et à l'ordre social, mais célébrée par ses clients de la classe ouvrière comme une source d'entraide et une communauté conviviale, la Taverne Joe Beef – ainsi que son propriétaire, Charles McKiernan – incarnait l'importance controversée et incontournable de la culture de la taverne dans le développement historique et culturel de Montréal.

Le rôle joué par McKiernan lors de la grève du canal Lachine en 1887 constitue l'illustration de la fonction de la taverne comme agora politique et lieu d'émergence de pratiques de résistance au tout début de l'industrialisation. Lors de cette grève, les travailleurs s'étaient mobilisés contre les journées de travail trop longues, les paies irrégulières ainsi que leur rémunération sous forme de biens de la compagnie²². McKiernan,

19. Roy ROSENZWEIG, *Eight Hours for What We Will*; et Peter DELOTTINVILLE, *op. cit.*

20. Marianna ADLER, « From Symbolic Exchange to Commodity Consumption : Anthropological Notes on Drinking as a Symbolic Practice », Susanna BARROWS et Robin ROOM [éd.], *op. cit.*, p. 389. « [...] *political economy of consumption* [Nous traduisons]. »

21. William Henry DAVIES, *The Autobiography of a Super-Tramp*, Londres, Jonathan Cape, 1964, p. 131. « *during most of the XIXth century, there was not a tramp throughout the length and breadth of the North American continent that had not heard of [Joe Beef's Canteen]* [Nous traduisons]. »

22. Peter DELOTTINVILLE, *op. cit.*, p. 153-154.

qui s'était engagé à être « *fair play* » tant avec Sammy, Johnny et Pat qu'avec le pseudo-aristocrate du Beaver Hall²³, tenta de fournir une voix commune pour tous les travailleurs qui transcende les différences religieuses et nationales, souvent sources de discorde. Pendant les six semaines que dura la grève, McKiernan nourrit et abreuva les travailleurs et leurs familles. Le conflit de travail prit fin quand les soldats du régiment Prince of Wales de l'armée royale canadienne intervinrent en usant de violence. Le rôle de McKiernan pendant le conflit constitue l'apogée de sa carrière de tavernier en ce qu'il facilita l'émergence d'un sens de la solidarité à travers les multiples fonctions qu'a revêtues sa taverne : centre récréatif, banque d'emplois et local de services sociaux. L'homme agissait aussi comme sauveteur de ses clients lors des périodes économiques difficiles en favorisant une certaine paix sociale grâce à son autorité charismatique²⁴. La Taverne Joe Beef, lors de la grève du canal Lachine, constituait le lieu central de l'organisation sociale et politique du port ; elle offre donc un cas particulièrement explicite du lien entre la taverne et l'émergence d'un mouvement ouvrier dans le contexte très inégalitaire de la fin du XIX^e siècle.

Au XX^e siècle, l'industrialisation s'étend dans plusieurs quartiers de la ville. Ainsi, Pointe-Saint-Charles, Saint-Henri et Hochelaga-Maisonneuve ont vu apparaître usines, fonderies, manufactures et, parallèlement, de nombreuses tavernes où se rassemblaient les travailleurs, impatients de « *caller* » une pinte à l'heure du midi ou après une journée de labeur. À Pointe-Saint-Charles, Armand Magnan, le fondateur de l'empire du même nom, ouvrit une taverne après avoir perdu son emploi à l'usine Dominion Glass, qui se trouvait dans le quartier. Le secteur Hochelaga-Maisonneuve connut aussi un essor fulgurant d'industries lourdes – telles la General Electric, la Waterking et la Canadian Vickers – et de tavernes, où, selon le propriétaire d'une taverne du quartier, on préparait les bières de cinq à dix minutes avant la cloche sonnant l'heure du lunch

23. Charles McKiernan, cité dans *La Minerve*, 2 août 1873, repris par Peter DELOTTINVILLE, *op. cit.*, p. 153.

24. Peter DELOTTINVILLE, *op. cit.*, p. 152.

afin d'accommoder le mieux possible la multitude de travailleurs ne bénéficiant que de 30 minutes de pause-dîner²⁵.

Ainsi, l'organisation industrielle de l'époque faisait une place importante à la taverne dans les horaires de travail et de loisir de plusieurs ouvriers, ainsi que dans l'organisation de la vie quotidienne de la famille et du quartier. L'industrialisation croissante eut également un impact sur la popularité de l'un des principaux attraits de la taverne : la bière, le « champagne des pauvres²⁶ », qui procurait aux ouvriers un apaisement physique et mental²⁷. Les pièces de théâtre et les romans de Michel Tremblay, reconnus pour leurs portraits évocateurs de la vie quotidienne de la classe ouvrière francophone de Montréal, représentent souvent les tavernes et cabarets de la ville comme des lieux centraux d'action et de socialisation. La bière participait au bien-être que la taverne offrait inmanquablement à ses habitués :

Gabriel avait déjà expédié quatre drafts en arrivant à la taverne, respirant à peine entre les verres de bière, anxieux de retrouver cette chaleur qui commençait au plexus solaire et qui irradiait peu à peu dans tout son corps, engourdissant ses membres, allégeant sa tête et sa poitrine de toutes leurs inquiétudes et dessinant sur ses lèvres un sourire béat²⁸.

Dans les premières décennies du xx^e siècle, la modernisation des procédés de brassage de la bière entraîna la consolidation et la rationalisation de quelques grandes brasseries, au détriment de plusieurs brasseries indépendantes²⁹. Une des conséquences du développement de cette technologie fut la standardisation de la bière, autant dans sa saveur que dans son mode de consommation, qui accentua l'uniformité typique

25. Entrevue avec le propriétaire de la Taverne VV dans Hochelaga-Maisonneuve (dont le père est l'ancien propriétaire), 2002.

26. Expression du gérant de la Taverne Magnan.

27. Le rapport de la classe ouvrière à la bière a été largement discuté. Voir, entre autres, Craig HERON, *op. cit.*

28. Michel TREMBLAY, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac, 1978, p. 170.

29. Allen Winn SNEATH, *Brewed in Canada : The Untold Story of Canada's 350-Year-Old Brewing Industry*, Toronto, Dundurn Press, 2001, p. 97-100.

que l'on retrouve, en même temps, dans le travail et les loisirs de la période fordiste. En fait, les grandes brasseries et distilleries furent aussi soumises à une rationalisation du travail, de la production et de la distribution. La place centrale de la bière, son aspect transformé et sa régulation technico-économique croissante démontrent l'interaction inextricable du monde matériel et des pratiques culturelles et sociales : comme l'affirme Tim Dant³⁰, l'un ne peut être entièrement compris sans l'autre. La consommation synesthétique impliquée dans l'expérience de la taverne a permis la création d'associations symboliques, révélant le « pouvoir des expériences quotidiennes tangibles d'évoquer les souvenirs à partir desquels des identités se forment³¹ ».

Dans l'articulation de la routine et de l'uniformité de la vie industrielle à cette période de l'histoire de Montréal, la classe ouvrière et la culture de la taverne se présentent comme une expression forte, mais aussi comme des éléments participant à la logique du capitalisme industriel. Au moment où Montréal devient une ville postindustrielle, plusieurs tavernes migreront vers une forme de bar plus commerciale et générique : la brasserie. Parallèlement à ces transformations, on assiste à une transition de la culture oppositionnelle et politique des tavernes montréalaises vers une culture plutôt axée sur la socialisation et la relaxation. Le commentaire d'un ouvrier interviewé est d'ailleurs fort évocateur à cet égard : « Quand j'ai terminé mon ouvrage, ma journée de douze heures, ma semaine de sept jours, je viens ici pour relaxer... c'tu clair tabarnak³²! ».

Dans sa pièce *Nothing to Lose*, qui se déroule dans une taverne fictive de Pointe-Saint-Charles, Fennario met en scène cette transition à travers les frustrations et les déceptions de la classe ouvrière masculine, dont les capacités de résistance se trouvent dans une impasse, notamment à cause de la mise en sourdine du syndicalisme de combat

30. Tim DANT, *Material Culture in the Social World : Values, Activities, Lifestyles*, Buckingham, Open University Press, 1999, p. 11.

31. David E. SUTTON, *Remembrance of Repasts : An Anthropology of Food and Memory*, Oxford/New York, Berg, 2001, p. 73. « [...] the power of tangible everyday experiences to evoke the memories of which identities are formed. [Nous traduisons]. »

32. Entrevue avec un client de la Taverne VV, 2002.

provoquée par l'intégration structurelle des organisations syndicales. C'est ce qu'exprime Jackie, l'anti-héros de la pièce :

Je suis allé à ces rencontres syndicales, et ce sont toujours les mêmes ostie de vendus qui nous disent que le syndicat a besoin de ceci, et la compagnie, de cela ; et que nous autres, on n'a qu'à être patients et à comprendre. Alors, ils proposent ceci et secondent cela : « Pas de questions ? » Ben oui justement, et voilà que je lève ma main : « Comment ça qu'y faut toujours, ostie, qu'on comprenne ça pis ça, hein ? » J'paie pas mes cotisations pour passer mon temps à devoir comprendre [...] c'est toujours la même maudite chanson³³.

Bien que la dimension oppositionnelle et politique de la culture de la taverne semble passée d'une forme dominante à une forme plutôt résiduelle, notamment à travers l'intégration structurelle de pratiques sociales émergentes, comme la solidarité ouvrière, cette dimension ne s'est jamais complètement effacée. Au contraire, la régulation dominante s'est butée à des « valeurs alternatives », résistance qui a restreint les tentatives d'absorption complète en rendant la taverne de plus en plus marginale, tout en diminuant son potentiel oppositionnel. Influencé par les travaux de Williams, Rosenzweig conçoit déjà la culture alternative du saloon américain du XIX^e siècle comme un milieu dont les membres choisissent de vivre différemment, mais sans rechercher d'impact oppositionnel ou transformationnel sur la société en général. Rosenzweig souligne la mobilité sociale limitée, les liens traditionnels de la famille, le maintien de la culture ethnique, l'antimatérialisme et le collectivisme de la clientèle des saloons comme reflétant un contre-éthos par rapport aux valeurs émergentes du capitalisme. La culture montréalaise de la taverne, telle que nous l'avons observée et qu'elle nous a été racontée

33. David FENNARIO, *Nothing to Lose : A Play*, Vancouver, Talonbooks, 1977, p. 113. « I've been to those union meetings and it's always the same old fuckers up there telling us the union needs this and the company needs that and for us to be patient and understanding, and then they move this and second that, and any questions ? And yeah, I put up my hand "Yeah, bey, how come we always gotta be so fuckin' understanding, eh ?" I don't pay union dues to be fuckin' understanding [...] The movie never changes [Nous traduisons]. »

par ses habitués, s'apparente à celle du saloon décrite par Rosenzweig. Cependant, elle évolue dans un contexte qui, au cours des années 1970 et 1980, est marqué par des transformations culturelles particulièrement visibles « forçant » sa réarticulation. Montréal devient un lieu de plus en plus important en ce qui concerne la consommation de la culture et dispose d'un public nombreux qui a maintenant les moyens d'y accéder.

À la consommation de masse relativement uniformisée des années d'après-guerre, succède [sic] après 1960 un morcellement et une spécialisation des clientèles qui permettent le développement d'entreprises culturelles œuvrant dans une niche spécifique³⁴.

Il est aussi important de noter la transformation de la culture populaire sous l'impact des nouvelles technologies – nous pensons ici à la popularité grandissante de la télévision et de la musique préenregistrée –, ce qui modifie considérablement l'industrie du divertissement et, par le fait même, la dynamique de plusieurs débits de boisson.

La taverne : un espace homosocial résiduel nouvellement contesté

On trouve encore dans les tavernes des pratiques résiduelles d'un conformisme masculin rigide, issu de la période antérieure. Dans les faits, jusqu'à tout récemment, la présence des femmes était limitée à l'entrée de la taverne. « Si l'affichage disait "taverne", les femmes restaient à la porte³⁵. » Celles qui transgressaient la coutume étaient généralement vues avec suspicion ou associées à la prostitution, mis à part les quelques épouses, veuves ou servantes qui y travaillaient.

La taverne a toujours représenté un ensemble distinctif de pratiques formelles et informelles basées sur le carrefour particulier de classe et de sexe qui la composait et qu'on a souvent appelé le « *working men's*

34. Paul-André LINTEAU, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000, p. 527.

35. Entrevue avec un client de la Taverne Chez Pierre, 2002.

club ». La taverne, en ce sens, est davantage caractérisée par le type de clients qu'elle accueille que par leur nombre. À cet égard, la dynamique qui s'installe dans d'autres bars mixtes diffère de celle présente dans les tavernes, qui, selon ses clients, n'est « pas une place pour faire des rencontres, c'est une place où on se rencontre... c'est pas pareil³⁶ ! ».

À la fin des années 1970, le gouvernement québécois apporta des amendements à la loi afin d'ouvrir les portes des tavernes aux femmes ; c'est à ce moment qu'apparurent les écriteaux souhaitant la « bienvenue aux dames ». Néanmoins, l'intégration des femmes à la culture de la taverne ne fut jamais complètement réussie. Quelques tavernes tinrent des référendums auprès de leur clientèle afin de décider de l'intégration des femmes : les établissements qui détenaient un permis antérieur à 1979 conservaient un droit acquis leur laissant la liberté de choisir si les femmes pouvaient ou non être admises. Puis, en 1981, le gouvernement amenda à nouveau la loi en interdisant définitivement à toute taverne d'exclure les femmes. Notons que, malgré cet amendement, l'influence de la famille Magnan a permis à celle-ci de gagner du temps et de retarder jusqu'en 1989 l'entrée des femmes dans la taverne historique de Pointe-Saint-Charles : monsieur Magnan continuait de croire fermement que le brouhaha machiste de la vie de taverne ne convenait point aux dames³⁷...

Bien que légalement autorisée, la présence des femmes dans les tavernes demeure en pratique assez limitée. Graduellement, la consommation féminine passa de l'habitude de boire dans les coulisses et de commander pour emporter à la désignation de chaises réservées, qui restèrent largement inoccupées³⁸. Jusqu'à maintenant, presque toutes les tavernes existant encore à Montréal comptent une clientèle majoritairement masculine. De vieux habitués interviewés se sont d'ailleurs plaints des dérangements qu'engendre la présence des femmes :

Les femmes sont du trouble... Tu remarques une femme qui paraît bien, mais son mari est ici à la table à côté,

36. Entrevue avec un client de la taverne VV, 2002.

37. Entrevue avec le gérant actuel de la Taverne Magnan, 2002.

38. André POULAIN, *Des histoires d'alcool*, Québec, 2003, 10 x 47 min.

pis nous autres, on le sait pas ! On sait rien ! Y vont v'nir mettre le trouble dans les tavernes³⁹.

Il me semble que ç'a pas d'allure : les féministes ont fermé nos tavernes pour en faire des brasseries mixtes, pis après elles se sont tournées de bord en créant des groupes de femmes interdits aux hommes... Qu'ossé qu'elles veulent au juste⁴⁰ ?

Les clients, en majorité des hommes à la retraite qui sont des clients de longue date, disent fréquemment que la présence des femmes est venue déstabiliser la culture traditionnelle de la taverne, qui émergeait du carrefour singulier de classe et de sexe mentionné plus haut, et manifestent aussi leur incompréhension de la volonté des femmes d'avoir leur place à la taverne. Plusieurs habitués avec qui nous avons discuté ont attribué le déclin et la perte de cachet des tavernes à l'inclusion d'une clientèle féminine, ce qui aurait atténué la différence entre les brasseries, où la présence des femmes était permise et l'ambiance, moins agressive, et les tavernes, où la consommation abondante, sinon excessive, était monnaie courante et tolérée jusqu'à un certain point. « Maintenant, il n'y a que des brasseries⁴¹. »

Malgré tout, les femmes ont toujours occupé une présence symbolique, quoique nébuleuse, dans les tavernes. Elles étaient présentes dans les conversations exprimant frustrations et fantasmes, ainsi que dans les ballades « à pleurer dans sa bière » que les éconduits sélectionnaient au juke-box. Dans les dialogues de taverne du roman *La grosse femme d'à côté est enceinte*, de Michel Tremblay, on peut noter l'absence implicite de femmes lorsque Gabriel, « le roi des orateurs de taverne, l'homme le plus écouté et le plus respecté du Plateau Mont-Royal⁴² », s'adresse à Willy en plein samedi après-midi :

39. Entrevue avec Horace, un client de longue date d'une taverne de Saint-Henri que nous avons rencontré à deux occasions dans le cadre de notre recherche en 2002 et que nous avons interviewé par la suite.

40. Entrevue avec un habitué d'une taverne de Hochelaga-Maisonneuve, 2002.

41. Entrevue avec Horace, *op. cit.*

42. Michel TREMBLAY, *op. cit.*, p. 226.

Willy Ouellette s'empara d'un verre de bière et le vida en trois secondes. Il se passa ensuite une manche sur la bouche, éructa et sourit. « J'te dis que t'as l'air benoît, toé, après-midi ! Viens-tu de fourrer ta femme, cou-donc ? » Gabriel partit d'un grand éclat de rire et poussa les trois bières qui restaient dans la direction de Willy. « Joue-moé donc quequ'chose, Willy, pis joue-moé-lé longtemps, j'ai des affaires à oublier⁴³ ! »

Par ailleurs, il a souvent été dit que, dans ce milieu homosocial, la présence symbolique des femmes s'incarnait dans la forme de la bouteille de bière. Contrairement à la forme élancée, plutôt phallique, des bouteilles actuelles, la rondeur de l'ancien design évoquait la « présence de l'absence » de l'objet du désir masculin⁴⁴.

La présence physique des femmes dans les tavernes était et reste en général limitée. Bien qu'il n'y ait plus d'interdiction formelle concernant la gent féminine, les tavernes d'aujourd'hui se présentent encore, et de manière prononcée, comme une chasse gardée d'hommes hétérosexuels (hormis celles du Village gai de Montréal), ce qui se dénote souvent par l'absence de toilettes pour femmes, une imagerie pornographique et un décor rustique. Les tavernes de Montréal ont été traditionnellement caractérisées par la discrétion de leur devanture dépourvue de fenêtres, par un bar doté d'un ou deux robinets de bière domestique en fût, ainsi que par un ensemble de tables et de chaises de style colonial. Sur chaque table se trouvait aussi l'indispensable salière pour assaisonner la bière. Même si aujourd'hui plusieurs tavernes montréalaises ont entrepris des travaux de rénovation afin d'installer des fenêtres donnant sur la rue, la majorité d'entre elles conservent encore leur simplicité d'autrefois avec leurs boiseries défraîchies et leurs souvenirs sportifs.

43. *ibid.*, p. 173-174.

44. Cette interprétation d'ordre anthropologique, qui fait le lien entre la forme des bouteilles de bière et le corps féminin, nous a été mentionnée dans toutes les tavernes incluses dans notre recherche. Cette interprétation fait figure de mythe dans les tavernes, au sens où elle circule dans tous ces établissements, mais ses origines formelles sont inconnues.

Tous les développements légaux, ainsi que les référendums et les débats internes concernant l'intégration des femmes dans les tavernes démontrent que l'alcool et les débits de boisson ont un fort potentiel analytique en tant que « médiums symboliques puissants », en ce sens qu'ils deviennent ici un terrain où s'articulent et s'expriment des rapports sociaux. Comme nous l'avons mentionné plus haut, les tavernes sont aussi des lieux où s'organise la construction d'identité, de relations et de représentations de classe, de genre et d'ethnicité. Susanna Barrows et Robin Room reprennent cet argument : selon eux, les tavernes, comme d'autres débits de boisson, servent potentiellement de « trait révélateur [...] représentant les structures et les rapports d'une société ainsi que les processus de reproduction (*stasis*) et de transformation⁴⁵ ».

La taverne : espace résiduel dans le contexte post-fordiste de la ville

Différant des luttes contre la discrimination qui ont caractérisé les tavernes depuis les années 1960, les transformations actuelles des établissements montréalais représentent aussi de manière frappante le processus d'embourgeoisement propre à une ville postindustrielle. En ce sens, les nouvelles tavernes branchées forment un produit dérivé typique de l'embourgeoisement et de la popularité résurgente des microbrasseries – lesquelles, comme nous l'avons mentionné plus haut, existaient avant que la production industrielle de bières génériques et standardisées ne devienne la norme⁴⁶. Elles revêtent une apparence moins uniforme, aussi bien en ce qui a trait au décor qu'à la clientèle. Ces tavernes ayant une forte clientèle féminine et jeune tendent à se différencier selon deux types : le type socioculturel et le type plutôt commercial et branché.

45. Susanna BARROWS et Robin ROOM, « Introduction », *op. cit.*, p. 1. « [...] *a revealing strain [...] highlighting the structures and relations of a society and the processes of stasis and change* [Nous traduisons]. » Cet argument est aussi avancé, entre autres, par Gusfield et Rosenzweig.

46. Voir Charlie BERTSCH, « Making Distinctions : The Politics of the Microbrewery Revolution », BAD SUBJECTS PRODUCTION TEAM [éd.], *Bad Subjects : Political Education for Everyday Life*, New York/Londres, New York University Press, 1998.

La taverne « socioculturelle » promeut la musique, l'art et certaines activités propres aux courants bohémiens de la ville. L'Inspecteur Épin-gle, le Sergent Recruteur et le Cheval Blanc constituent un échantillon représentatif de ce type de débits de boisson, qui produisent parfois leur propre bière ou offrent celle des nouvelles microbrasseries. D'ailleurs, la renaissance nord-américaine du microbrassage peut être située dans la tendance postmoderne, qui se démarque de la centralisation industrielle, ainsi que dans l'émergence de la célébration de la diversité ethnique, culturelle et géographique, d'une part, et de la fierté régionale et de l'entrepreneurship local, d'autre part⁴⁷. D'une certaine manière, ces changements représentent des pratiques émergentes comprenant des tendances oppositionnelles, bien qu'il ne faille pas surestimer la « sub-version » incarnée par les microbrasseries ainsi que les diverses raisons qui motivent l'adoption de ces bières⁴⁸.

Quant au deuxième type de tavernes, il fait activement appel à une clientèle de jeunes et de professionnels en quête de nouveauté, moyennant des réaménagements coûteux qui cherchent à évoquer un style « authentique » et une sensibilité esthétique dernier cri. L'Hypertaverne Edgar, ouverte récemment sur l'avenue du Mont-Royal, est un exemple patent d'un établissement conscient de son image. Se développant en rupture avec la taverne traditionnelle, de tels bars capitalisent à la fois sur la nostalgie et sur la nouveauté. Loin d'être l'espace de loyauté et de réciprocité qu'était la taverne traditionnelle, ces endroits branchés misent d'abord sur des incitatifs commerciaux, qui se constatent notamment dans le prix élevé et la variété des consommations offertes, mais aussi sur une ambiance différente, centrée sur la musique du DJ et le va-et-

47. *Ibid.* Cette tendance se remarque à Montréal, mais elle se rapporte aux sociétés postindustrielles en général.

48. Le pourcentage de la consommation de ce type de bières est assez faible : moins de 10 % par rapport à la consommation totale. Peter McAuslan attribue le boom des microbrasseries au Québec au Parti Québécois : « Lorsque ils [*sic*] ont été élus à la fin des années 1970, ils ont autorisé l'ouverture de nouvelles brasseries. [...] Le PQ a créé le seul marché libre de la bière au Canada en éliminant le contrôle gouvernemental qui existe dans les autres provinces. Ici les microbrasseurs peuvent concurrencer les géants comme Molson et Labatt en vendant directement au consommateur dans les étagères d'épicerie. » (Voir Allen Winn SNEATH, *op. cit.*, p. 248.)

vient des serveuses plutôt que sur la musique du juke-box ou de la radio et la personnalité du tavernier. On peut constater cette tendance dans certaines vieilles tavernes devenues bistros dispendieux, comme la Taverne Monkland dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce et la Taverne sur le Square, ouverte à Westmount il y a quelques années. Malgré leur appellation, ces établissements ne peuvent plus se réclamer de la culture de la taverne traditionnelle, même s'ils cherchent à évoquer la tradition en conservant quelques néons pittoresques en guise d'aide-mémoire rétro-chic, qui indiquent aux clients à quel point le quartier a changé.

Bien qu'elles aient joué un rôle vital dans la culture industrielle montréalaise, la majorité des tavernes traditionnelles encore existantes semblent échapper aux développements de la société de consommation, de la spectacularisation et de l'embourgeoisement des zones urbaines, ainsi qu'aux discours promotionnels de la ville. Elles ne font sûrement pas partie de la « bulle touristique » telle que définie par Saskia Sassen et Frank Roost⁴⁹. Ces quelques tavernes restantes montrent des signes évidents d'un refus de se mettre constamment à niveau en vue de maximiser les profits. Elles conservent comme objectif principal de satisfaire, sur une base quotidienne, les habitués qui composent la grande majorité de la clientèle. Comme les clients réguliers le répètent souvent, les nouveaux visages s'y font rares. Encore présentes dans plusieurs quartiers de la ville, les tavernes traversent les époques avec une constance remarquable en ce qui a trait à la manière familière et cordiale dont se déroulent les échanges entre les clients et le personnel, qui connaît d'ailleurs peu de roulement.

La taverne montréalaise a constitué historiquement un espace social et culturel d'animation et de protestation ouvrière à certains aspects des conditions liées à l'industrialisation. Cette culture de résistance a diminué avec l'accélération du développement industriel et l'intégration graduelle du mouvement ouvrier dans les structures et les pratiques du capitalisme contemporain. De plus, les éléments résiduels présents dans la culture actuelle de la taverne expriment davantage le bien-être et l'aspect social

49. Saskia SASSEN et Frank ROOST, « The City : Strategic Site for the Global Entertainment Industry », Dennis R. JUDD et Susan S. FAINSTEIN [éd.], *The Tourist City*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1999, p. 143-154.

que les habitués – la majorité de la clientèle est aujourd'hui formée de retraités – trouvent à la taverne, démontrant ainsi un éthos de la réciprocité, mais aussi la persistance d'une identité masculine ouvrière rigide et suffisante, qui peut être perçue comme une certaine forme de résistance. Aujourd'hui, le potentiel alternatif de la taverne réside surtout dans sa marginalité par rapport au consumérisme, au marketing et au tourisme. Plusieurs clients sont des retraités qui vivent seuls et trouvent à la taverne leurs principaux contacts sociaux spontanés. Comme l'affirme Louis Champagne, auteur et interprète de la pièce *L'homme des tavernes* : « Ben souvent, on n'a pas besoin de longues conversations pour être heureux⁵⁰ ! »

Nous croyons que la taverne, en tant qu'articulation du développement et de la transformation du Montréal industriel, met l'accent sur le caractère ambigu des lieux populaires, propices à la fois à des logiques dominantes et à diverses logiques de résistance. La transformation de la taverne montréalaise démontre également comment un lieu et des pratiques populaires sont toujours en repositionnement par rapport à la culture dominante et, de ce fait, peuvent passer d'une forme émergente à une forme dominante, puis à une forme résiduelle. Historiquement, la taverne montréalaise a en effet été vécue et considérée comme un espace communautaire ouvert, un espace plus politique d'où émergent des pratiques de solidarité et de sociabilité de la classe ouvrière, un espace plus conservateur et homosocial qui se heurte à des changements de valeurs sociétales, un espace privé et commercial basé sur la consommation, et enfin un espace non plus alternatif, mais plutôt marginal et résiduel de la période et de la culture industrielle de la ville.

Ce n'est qu'en considérant les pratiques et les lieux populaires dans leur transformation et dans leur articulation conjoncturelle constante qu'on arrive à saisir leur potentiel à la fois paradoxal et subversif. Nous croyons que cette perspective est une clé pour la compréhension des domaines de la culture populaire conçus comme instances expressives et participatives de la vie sociale.

50. Entrevue avec Louis Champagne à la Taverne Le Grillon, 2002.